

n'offriraient plus aux regards que l'aspect de la destruction et d'un mal sans remède, dont les terribles effets altèrent ce que la nature a formé de plus séduisant, pour le rendre hideux et repoussant ; et son ame atroce se repaissait avec joie de ces horribles idées.

CHAPITRE XXXVII.

Si les hommes avaient plus de vertu, les femmes en auraient davantage ; soumises par leur destinée au sort des premiers, elles doivent naturellement participer à leurs défauts.

Le mari rentra : il avait vu son épouse sortir de la maison où, chaque jour, elle se trouvait avec le ba-

ron. Sa colère, sa rage avaient acquis un nouveau degré de force, et sans hésiter, sans éprouver ni crainte ni remords, il demanda à Scobardiu le fatal poison. Il ne lui restait donc plus qu'à exécuter son abominable crime. Quelle que fût la faute commise par son épouse, il ne devait point se porter à ces affreux excès que rien ne peut légitimer. Un coup-d'œil qu'il jeta sur le jésuite fit connaître à ce dernier ce qu'il avait à faire; Scobardin sortit en témoignant un joie féroce.

Madame Popot parla à son mari de son absence; il fut assez fourbe, assez dissimulé pour lui répondre avec douceur, et l'appeler sa chère

amie. Le vicomte qui, depuis quelques jours, n'avait pas paru dans la maison, entra. Il fut accueilli avec la plus grande distinction par le mari et avec respect par Scobardin. Madame Popot lui sourit, en lui montrant le bijou qu'elle tenait du préfet, et dont elle se parait chaque jour: ce souvenir fit frissonner le mari, et il s'applaudit de ce qu'il avait résolu pour se venger: il eut désiré être déjà au lendemain, afin de pouvoir se dire: Il ne me reste plus de vœux à former: celle qui m'a offensé est punie.

Le soir même, le vicomte accompagna monsieur et madame Popot au spectacle; mais les deux époux

revinrent seuls, et la nuit, qui si souvent protège les amours et les doux mystères, couvrit de ses ombres le plus abominable des forfaits.

Le jour parut; madame Popot ouvrit les yeux à la lumière, une douce langueur se peignait dans ses regards; elle songeait à son amant et au bonheur de le revoir. Hélas! quelle funeste entrevue! Tout allait finir pour elle, et ce jour devait être l'époque la plus malheureuse de sa vie.

Le mari quitta la couche nuptiale sans le moindre regret; son ame participait de celle de Scobardin; il fut le trouver chez lui pour chercher le poison et lui dire qu'il était décidé à commettre le crime dans la soirée.

Le bedeau loua sa fermeté, et, pour remplir la promesse qu'il lui avait faite, il prit la fiole et la remit à Popot en lui disant: — Du courage, mon pauvre ami; que tous les feux de l'enfer dévorent votre épouse; le châtiment est encore trop doux pour elle!

M. Popot applaudit à cette exclamation, et, par un raffinement de barbarie, il demanda à Scobardin si le mal se ferait bientôt ressentir et si les effets en seraient terribles.

— Ce poison est si subtil que le feu de la foudre est moins prompt lorsqu'il frappe et qu'il consume.

Mais Popot, qui paraissait s'api-

toyer sur le sort de sa malheureuse épouse, révolta le bedeau qui devint furieux. — Homme lâche et pusillanime, lui dit-il, vous oubliez ainsi la plus cruelle des offenses et votre déshonneur ! Cette femme n'est plus à vous et ne doit plus vous intéresser. N'a-t-elle pas renoncé aux plus saints des devoirs, à un engagement sacré contracté aux pieds des autels, approuvé par Dieu même ? Et vous la plaignez ! Allez, je vous abandonne à votre malheureux sort ! Ne comptez plus sur mon amitié..... Rendez-moi cette fiole.

— Pardonnez, mon ami, répondit Popot, pardonnez ; ma tête s'égaré. Oui, cette femme coupable ne

doit m'inspirer aucune pitié. Qu'elle périsse !

— A la bonne heure, reprit Scobardin ; voyez dans tout ce qui vous arrive la volonté du Ciel, et remerciez-le de ce qu'il veut bien que vous soyez l'instrument dont il se sert pour punir une indigne pécheresse.

Popot prit congé du jésuite et se rendit chez la fleuriste et le tapissier pour payer les commandes qu'il avait faites, puis il rentra chez lui, suivi d'un garçon de boutique chargé de la fatale jardinière. M. Popot, seul dans son arrière-boutique, versa d'une main tremblante le poison dans la plus belle rose du bouquet

artificiel et s'empessa de monter la jardinière dans l'appartement de sa femme. Dans ce moment, elle était dans sa chambre à coucher, assise devant son bonheur-du-jour, la tête appuyée dans la main droite, les yeux fixés sur une lettre que le baron lui avait fait parvenir par le vicomte. L'épître était ainsi conçue :

« Ma belle amie ,

« Vous voulez vous séparer de
« moi en me laissant l'affreuse cer-
« titude que j'ai cessé de vous être
« cher ! Non, vous n'aurez pas tant
« d'inhumanité, vous me parlerez
« encore une fois le langage de l'a-
« mour, et du moins après vous

« avoir perdue, je pourrai me dire :
« Elle m'aimait, son cœur n'était
« qu'à moi, la raison la rend à ses
« devoirs ; mais il me reste une
« consolation, ce cruel sacrifice
« lui coûte autant qu'à moi et
« je vivrai toujours dans sa mé-
« moire..... »

Madame Popot, surprise par l'arrivée subite de son époux, s'écria :
— Oh ciel ! quelle agréable surprise ! tout en cachant la lettre du baron dans son sein..... Je ne vous avais pas entendu rentrer.

— Ma bonne amie, lui répondit-il d'une voix perfide, je viens de faire l'emplette de ce meuble que tu désirais depuis long-temps. Com-

ment trouves-tu ces fleurs artificielles ?

— Cette jardinière est d'un fort bon goût et les fleurs sont admirablement imitées.

— Elle me rappelle ce jour fortuné où, causant à voix basse dans l'appartement, ta mère adoptive s'occupait des préparatifs de notre hymen. Te rappelles-tu cet entretien délicieux ? En pressant une de tes mains dans les miennes, je te disais : Le titre de votre époux fait toute mon envie. Eh bien ! si je ne l'obtiens que de votre obéissance, si vous hésitez un seul instant, parlez sans détour ; je sacrifierais mon repos, ma vie même, plutôt que de

me reprocher d'avoir fait, sans le vouloir, le malheur de la vôtre.

Madame Popot, faisant un effort sur elle-même, répondit par ces mots : — Vous fûtes toujours si généreux !

— Avec quelle grâce inexprimable tu rassuras ma tendresse inquiète ! ta réponse s'est gravée dans mon cœur en traits ineffaçables. « Habitée à
« n'avoir jamais d'autres volontés que
« celles de ma mère adoptive, votre
« franchise me fait trouver du charme
« à lui obéir de nouveau ; mon cœur,
« libre jusqu'à ce jour, vous appar-
« tient désormais tout entier, et je se-
« rais indigne de vivre si jamais je
« pouvais troubler le repos de celui

« qui se conduit si noblement envers
« moi. »

— Quel supplice éternel ! s'écriait
tout bas l'épouse adultère dévorée
par les remords.

— Je jurai de tout faire pour mé-
riter un pareil bonheur, continua
Popot. Tu sais, ma bonne amie, si
j'ai tenu ma promesse, si j'ai conçu
jamais un désir, une pensée qui ne
se rattachât à ta félicité; mes soins,
ma tendresse n'ont pas varié depuis
le jour de notre union. Si j'ai quel-
quefois introduit les plaisirs du
grand monde dans notre modeste
réduit, c'était encore pour toi; ta
présence seule me suffisait, mais je
voulais offrir à ton jeune âge les dis-

tractions brillantes qu'il pouvait dé-
sirer. sûr de ton cœur..., tu n'as
jamais entendu le reproche, un
ordre sortir de ma bouche... Un seul
mot, et j'accomplissais ta volonté,
je prévenais tes moindres désirs.
Ah ! parle; dis-moi, chère épouse,
depuis huit années, ai-je une seule
fois oublié mes sermens ?

— Non, mon ami, tous les bons
sentimens, toutes les qualités pré-
cieuses, toute la tendresse, je les ai
trouvés dans tes paroles, dans tes
actions, dans ton cœur. Tendres
soins, affection sans bornes, tu
m'as prodigué tout. Oh ! mon Dieu !
j'étais, je suis la plus heureuse des
femmes ! Et les larmes du repentir

oulaient dans les yeux de madame Popot.

— J'aime, aujourd'hui surtout, que ta bouche me rende cette justice. J'ai besoin de sentir qu'elle m'est due. Puis, il l'embrassa.

— Oh! je serais la femme la plus ingrate, si je ne bénissais, à chaque instant du jour, le meilleur des hommes et le plus vénéré des époux.

— Ce retour en arrière sur nous-mêmes et sans témoin, reprit Popot, ne laisse-t-il pas dans ton âme quelque chose de touchant et de solennel?

— Oui, mon ami, répondit-elle avec un trouble qu'elle s'efforçait de cacher.

— Répète encore que tu as été avec moi la plus heureuse des femmes.

— Cher Popot! tu ne peux comprendre tout ce que j'éprouve en le répétant. Cette douceur, ces prières! moi qui tantôt redoutais, je ne sais pourquoi, ta sévérité apparente! Ah! depuis bien long-temps pour la première fois je retrouve du calme. Mon ami, écoute; désormais, vivons pour nous; plus d'étrangers, plus de monde; la solitude et vous, toujours vous. Dans ce projet de mon cœur, je trouve des délices; oui, je suis heureuse, et pourtant une agitation croissante...

— Les tracas de la journée sans

doute, reprit Popot en approchant la jardinière devant sa femme; regarde comme ces fleurs sont artistement faites!

— Cette rose blanche surtout est admirable de vérité; on dirait qu'elle est fraîche éclosée. Et, par un mouvement naturel, elle se penche comme pour en respirer le parfum. Aussitôt elle s'écrie: — Grand Dieu! les forces m'abandonnent... Ah! que je souffre. J'ai la bouche sèche et brûlante. Elle prend la main de Popot et lui dit: — Mon ami, laissez-moi votre main dans la mienne. Oh! que je souffre!... je respire à peine... C'est du feu; il me semble que la vie se détache de moi... Cher époux,

si je succombe et que le hasard te fasse apprendre par un autre... tu me maudirais... Non, je ne veux pas emporter avec moi cette idée affreuse, tu vas tout savoir; laisse-moi, c'est à tes genoux que je dois avouer mes remords, ma honte... oui, ma honte. Grâce, grâce, mon ami, je ne suis plus digne de ce que tu as fait pour moi... J'ai trahi mes sermens...

— Je le savais, femme perfide, et je me suis vengé. Madame Popot jette un cri perçant et tombe sans connaissance sur le plancher.

— Je savais tout, reprit l'époux en la relevant pour la placer sur le canapé, et pourtant je tremblais que

tu ne me le fisses pas, cet horrible aveu. Depuis long-temps, je connaissais ton crime et tes indignes complices.

Madame Popot revenue à elle peu à peu s'écria : — Pardonne moi, cher époux... Je ne te quitte pas; si tu savais ce que je souffre ? Dieu ! le supplice des enfers n'est pas plus horrible. Tue-moi, par pitié, arrache-moi la vie.

Le pauvre Popot, qui se croyait plus de force pour résister, ne put la voir souffrir plus long-temps; il chercha à la relever pour la placer sur son lit; puis il envoya chercher un médecin par Brismiche auquel il se garda bien de dire le sujet de la

maladie de sa femme. Pendant l'absence du cousin, il s'empressa de briser la fiole infernale dans les lieux d'aisances et vint couper la rose empoisonnée qu'il jeta dans un feu ardent.

Les traces du crime ayant disparu, il désabilla madame Popot pour la mettre au lit; mais quelle fut sa surprise de trouver sur son sein la lettre du baron ! et, comme il en prenait connaissance, Brismiche arriva accompagné de deux médecins; le résultat de leur consultation fut que tous les secours de l'art étaient inutiles; la malade n'avait que quelques jours à vivre.

Madame Popot le sentit; elle con-

serva assez de fermeté pour ne point se laisser abattre. Son seul regret était de ne plus voir son amant et de ne pouvoir mourir dans ses bras, afin qu'il reçût son dernier soupir. Elle le disait sans cesse au vicomte qui venait fréquemment la voir.

Lorsque le baron sut qu'il fallait que madame Popot succombât et que la tombe renfermerait bientôt cette femme adorée et qui méritait si bien de l'être, il se livra au plus violent désespoir. Rien ne pouvait le calmer; il se reprochait la mort de son amie et voulait la suivre dans la tombe. Le jésuite et le mari affectaient de la douleur en public; mais ils s'applaudissaient en parti-

culier du succès de leur vengeance.

Enfin le jour qui devait enlever à la terre son plus bel ornement arriva. Madame Popot sentit que le dernier moment de sa vie approchait. Le vicomte était seul auprès d'elle; elle le pria de lui donner une plume et du papier, et, d'une main défaillante, elle traça ces mots qu'elle le pria de remettre au préfet comme un dernier gage de son amour.

« A mon unique ami.

« Je vais mourir; dans quelques
 « instans la mort aura glacé cette
 « main qui vous trace les dernières
 « expressions de mon amour. Ce
 « cœur qui palpite encore pour vous
 « sera sans mouvement, et mes

« yeux ne verront plus ce jour qui
 « m'éclaire et qui me rappelle les
 « momens si fortunés que j'ai passés
 « près de vous. Adieu ; ne m'oubliez
 « pas ; que ma mémoire vous soit
 « chère. J'aurois voulu expirer dans
 « vos bras. Mon dernier soupir sera
 « pour vous. Adieu ; je meurs en
 « vous adorant. »

Elle prit le papier qu'elle plaça sur son cœur, puis le pressa sur ses lèvres et le remit au vicomte à qui elle présenta la main. Il la couvrit de baisers ; elle lui dit : — Adieu, mon ami, parlez souvent de moi au baron... Il lui prit une faiblesse. Le vicomte appela du secours : Brismiche accourut ; elle n'existait plus.

Ainsi périt, à vingt-huit ans, la plus belle et la plus aimable des femmes. On pouvait lui reprocher une faiblesse ; c'était une faute, et non pas un crime ; madame Popot ne méritait pas la mort affreuse que lui donnait son époux.

Ce mari trop crédule eut des remords lorsqu'il vit son épouse étendue sur son lit de mort et sans mouvement ; dans les accès de son désespoir il accusait Scobardin du crime qu'il se reprochait ; on connut l'affreuse vérité. Le vicomte qui se trouvait encore là fit arrêter ce scélérat. Quant au mari il sortit de la chambre, monta au dernier étage de sa maison, se précipita sur la place

d'armes, se brisa le crâne sur le pavé, et expira sur le champ.

Au milieu de cette scène de douleur et de désolation, le vicomte conserva un peu de sang froid : il fit relever le cadavre du malheureux époux, confia la garde de la maison au cousin Brismiche, et, par ordre du préfet, fit conduire le jésuite en prison ; ensuite il se rendit à la préfecture chez le baron B... Dès qu'il le vit, il s'écria : Elle n'est plus. Son fidèle secrétaire lui remit la lettre ; il la lut, la baigna de ses larmes, et fut accablé de la douleur la plus profonde. Mais lorsqu'il apprit la vérité, ce qui avait causé la mort de son amie, le crime du jésuite et du

mari, il s'écria avec fureur : — Les scélérats ils mériteraient le supplice le plus affreux.

Le vicomte lui annonça que le mari s'était déjà fait justice et qu'il venait d'expirer en se précipitant du haut de sa maison sur le pavé de la place d'armes, où il était mort.

— Le monstre ! s'écria le préfet ; cette fin est trop douce pour lui. Et le jésuite ?

— Il est en prison, répondit le vicomte.

Le baron, en regardant la lettre de madame Popot, s'écria : — Infortunée ! tu m'avais demandé la grâce de ton persécuteur, je te l'avais accordée. Si j'eusse suivi ma volonté,

tu vivrais encore ! Exécrable Scobardin , tu mériterais de mourir dans les plus cruels tourmens. Comme c'était un ex-jésuite et qu'il y a tout à craindre avec ces hommes détestables, il ne voulut point donner de publicité à ces malheureux événemens ; il subit son juste châtement dans les prisons de Versailles. Monsieur et madame Popot furent enterrés, mais sans aucune pompe. Le baron fit élever un monument à sa malheureuse amie ; il allait souvent y pleurer : il ne put jamais se consoler de la perte de cette femme adorée. Son souvenir le suivait partout. Il l'avait fait mouler en plâtre, et son buste était dans un cabinet où il

s'enfermait des heures entières pour se livrer à ses regrets. Le nom de son amie errait sans cesse sur ses lèvres, et, lorsqu'il le prononçait, des larmes s'échappaient de ses yeux.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

